

Article à paraître 1996

EI CAMPO MEXICANO : NUEVAS PROBLEMATICAS

CEMCA, México, Philippe BOVIN (Editeur scientifique)

## Huasteca, carnet de route

Jean-Yves MARCHAL, 1994

Géographe, ORSTOM-El colegio de México (CES)

---

### Résumé

Entre global et local, laissons un espace pour le coup d'oeil, pour l'instant. L'impression ne serait-elle qu'éphémère? Devrait-on la nier au nom de l'enquête scientifique? Parfois, les chercheurs prennent des instantanés et demandent trois ans pour les développer et faire des agrandissements. Nous jouons sur les mots. Toutefois, la question demeure de savoir si la recherche en Sciences Sociales ne serait pas, d'abord, fondée sur un ensemble de sensations?

---

Voici des notes de terrain : impressions, descriptions, relations d'entretiens, résultats de plusieurs passages dans la Basse-Huasteca, ou Huasteca de plaine, effectués entre les latitudes de Tuxpan et de Tampico, entre 1990 et 1993.

Ce sont des instantanés, des croquis pris sur le vif. Et rien de plus. Si le propos n'a pas de prétention, du moins peut-on le considérer comme une série d'illustrations des dynamiques sociales en cours. L'éleveur s'interroge sur son avenir, le camionneur devient rancho, la petite localité se transforme et le front pionnier agricole se stabilise.

Un ensemble de sensations locales mises bout à bout, quelques portraits et des peintures.

### Eleveurs : des perdants et des mutants

Laissons s'exprimer un fils de terrateniente puis un étranger à la région, devenu l'un des rancheros de la place. Les deux personnages donnent la mesure du dynamisme infra-régional aux abords du rio Pantepec (ou rio Tuxpan).

Fonds Documentaire IRD



010021186

Fonds Documentaire ORSTOM

Cote: BA 21186 Ex: *un peu*

Le premier est passé par les universités nord-américaines et gère un patrimoine familial qu'il défend. Le second est venu à Alamo comme commerçant-transporteur et a décidé de s'y implanter. Habitant le municipe depuis plus de quarante ans, il jette sur ce dernier, à la fois, l'oeil toujours vif de l'étranger et celui de l'entrepreneur agricole désormais inscrit dans la société locale. Écoutons-les.

#### Éleveur je suis et resterai

«Je suis l'un des héritiers et, à ce titre, gère le domaine familial. Ma famille est connue, ici, depuis cinq générations mais je ne sais plus comment protéger la propriété. Je dois accepter jusqu'à trois ou quatre inspections annuelles, de la part de chacun des services de l'État et, chaque fois, prouver que nos terres ne sont pas affectables. Nous avons tout donner. Le municipe d'Alamo, c'est ma famille qui l'a fait».

«Aujourd'hui, les certificats de non-affectabilité n'ont plus de poids, bien que nous soyons en règle avec la loi. Nous avons connu, en dix ans, six «invasions», chaque fois repoussées en montrant notre bon droit, mais la dernière, en mars 1991, a été la plus dure. Cette fois, ce fut l'agression armée, le vol et le pillage, alors que nous sommes dans une République de paix. Ils sont venus avec des mitraillettes et ont abattu le bétail; ont sectionné les barbelés; sont entrés pour emporter plusieurs sterres de bois que j'avais fait entreposer; ont commencé à labourer la terre au tracteur (qui leur avait prêté un tracteur?). C'était, ici, l'état de guerre même si personne n'a bronché à l'ayuntamiento d'Alamo. J'ai demandé à ma femme de partir avec les enfants. Nous avons un terrain d'aviation; ce fut rapide. Mes vaqueros ont fait de même. Toutefois, mon père ne s'en est pas remis, malgré six mois passés. Nous aussi, étions armés. C'était le première fois.».

«Nous chiffrons cette agression à 900 millions de pesos de dommage, uniquement pour le prix du bétail abattu (ce qui ferait une vingtaine de semental à 50 millions pièce !...), mais le Gouvernement de Veracruz ne nous a octroyé que 100 millions d'indemnité et, pour calmer l'affaire, nous a demandé de vendre 150 à 200 hectares sur la part de mon frère (rancho El Goyavo) (\*). Notre prix était de 17 millions/ha, parce que c'était celui auquel mon frère venait de vendre 100 ha à la compagnie industrielle CRISTED, dans le même lieu. A croire, d'ailleurs, que ces «malpropres» ont profité d'un coin de notre propriété, qu'il

supposaient ouvert, pour «enfoncer» leur revendication. L'Etat a acheté à 10 millions/ha. Et pour qui? Quel rôle joue-t-il vis-à-vis de ces «accapareurs» qui sont membres du «Mouvement des 400 pueblos»? Nous sommes financièrement perdants et le seul droit que nous ayons est de nous taire. Pourtant, l'affaire est montée haut, jusqu'à la Présidence».

«Dans ces conditions, que faire? Ils disent que nous détenons encore 4 000 ha. Mais c'est faux; les papiers le prouvent. Chaque membre de ma famille ne détient que 500 ha et la charge de bétail est en accord avec cette superficie de pâturage. L'ensemble peut faire 4 000 ha, comme ils le disent, mais il s'agit de huit petits propriétaires».

«Je vais intensifier, mais sur quelle garantie? Nous allons parler de rotation du bétail sur des prairies mieux délimitées, sur de nouveaux herbages sélectionnés? C'est en cours. A ce propos, je viens juste de quitter un agronome qui m'a donné des conseils en fonction de la nature de nos sols. Ensemble, nous allons sélectionner des espèces de graminées. Et quoi encore?»

«En face de nous, sont les ejidatarios. Ils ont tout eu : la terre en usufruit et les prêts avantageux de la part des banques. Ça fait cinquante ans que cela dure. J'en connais qui sont des commerçants d'oranges et qui, par un moyen ou un autre, contrôlent plusieurs centaines d'hectares de vergers. Ils n'en ont pas le droit mais s'arrangent pour être couverts par la loi»

«Moi aussi, je dois demander des prêts chaque année mais, à leur différence, je suis mis devant l'obligation de garantir trois fois la valeur de ce que j'emprunte. Et, chaque fois, prouver que je ne mets rien en culture, même pas en fourrages, ce qui me serait bien utile. Non, tout est en pastos; nous sommes éleveurs. Une bonne fois pour toute, pourquoi les gens du gouvernement ne publient-ils pas dans la presse, afin que chacun en prenne connaissance, que notre rancho est une propriété reconnue par la loi?».

«Dans ces conditions, la mienne et celle des autres propriétaires, qui va louer une terre ou investir, par ici? Avec le TLC qui se profile à l'horizon, le gouvernement doit forcément faire une mise au point sur ce sujet. Il faudrait un décret disant aux ejidatarios qu'ils deviennent propriétaires et peuvent s'associer avec des rancheros, dans le cadre d'«unités de production» de «x» hectares. Ainsi fait, ils pourraient, ensemble, obtenir des prêts, mais aussi des conseils de la part des techniciens de l'agriculture et, pourquoi

pas, des interventions (aménagement) propres à leurs terres. Cela dit, il n'est pas question, pour moi, de m'associer à eux».

«Les ejidos, c'est la multitude éparpillée dans le campagne. On leur a distribué la terre et, à partir de là, les ejidatarios ont construit leur habitation n'importe où. Ensuite, ils réclament l'électrification et l'adduction d'eau. il eût été préférable de regrouper les unités d'habitations de plusieurs ejidos voisins. Cela serait revenu beaucoup moins cher à l'Etat».

(entretien, 22 août 1991, Rancho San Jose, Municipale d'Alamo)

(\*) *Il s'agit d'anciens pesos.*

#### Expériences variées, citriculture adoptée

«A Agua Nacida, proche d'Alamo, avec trois autres socios, j'ai participé à la création de «La Pantepec», devenue la PICASSA. Ce fut la première entreprise agricole du municipe: une petite juguera. J'avais vu dans la région de Montemorelos, dont je suis originaire, que la possibilité d'exporter du jus d'orange au-delà de la frontière existait et que la demande croissait. De ce fait, je suis, d'abord, devenu actionnaire d'une juguera de Montemorelos, après avoir accumulé un petit capital grâce au transport d'oranges (mon activité de 1936 à 1962) puis ai essayé de faire de même, par ici, en créant une succursale».

«Depuis lors, il y eut deux autres jugueras, UNASSA et CIASA qui, elles, ont été entièrement montées avec des capitaux locaux puis, récemment, une quatrième localisée à proximité de Potrero del Llano (sur capital extérieur: CITRO MEXICO). Ajoutons, une processora (ARSA) qui travaille toute l'année. Entre deux récoltes faites à Alamo, elle s'approvisionne en fruits provenant d'autres régions. Notons encore une empacadora qui ne travaille pas, plus deux autres qui fonctionnent bien, et nous avons fait le tour du «parc agro-industriel» d'Alamo. Des étrangers, Danois je crois, sont en train de s'implanter également sur le lieu (la CRISTED), au nord du rio, pour traiter la «pepsine» extraite des écorces d'orange que les jugueras rejettent. Tout cela prouve qu'Alamo se développe».

«Je suis donc, à la fois, un peu industriel, surtout producteur de fruits et, pour finir, un peu ganadero. Mais je ne peux vivre de l'élevage car, si je voulais me tenir à flot de ce côté là, j'aurais besoin de 300 à 400 ha. supplémentaires, de quoi entretenir un

bovin par hectare, ce que la loi ne me permet pas. Pour vivre de l'élevage à Alamo, il faut se battre continuellement, défendre sa terre, gagner un jour pour perdre le lendemain. Je crois qu'il y a trop de cultivateurs dans ce municipe pour que les propriétaires de bétail puissent se maintenir encore longtemps. Si l'on veut la paix à Alamo, ils doivent disparaître. A moins que la loi change et redonne la possibilité à ceux qui en ont envie de faire fructifier la terre comme ils l'entendent».

«Moi, je voulais faire de l'embouche (engorda) et, dans ce but, cherchais à acheter du pâturage. Comme je vous l'ai dit: 300-400 ha pour un nombre égal de têtes. J'ai abandonné ce projet pour me consacrer aux naisseurs (cria). Ainsi fait, je n'ai pas besoin d'autant de superficie; 50-60 ha me suffisent. Et je les ai trouvés, plus ou moins en location, en plusieurs «pièces» séparées les unes des autres, auprès d'ejidatarios et de petits propriétaires, ancrés ici depuis longtemps et qui, comme je vous le disais «abandonnent peu à peu le terrain». Cependant, en faisant ce choix, j'ai pris aussi des risques. Une belle vache de concours, achetée 17,5 millions, en 1989, est morte quelques mois plus tard. Comme les assurances n'ont pas voulu couvrir cette perte, c'est moi qui ait «assuré».

«Je me maintiens comme petit éleveur, parce que cela me plaît, et suis membre de l'association ganadera locale. Toutefois, par rapport à ce dont je rêvais, c'est devenu une activité annexe. J'ai définitivement choisi de porter mon attention à la fruticulture. Et ne fais, ni plus ni moins, que copier les ejidatarios qui ont réussi. Pour eux, les débuts furent la banane, le tabac et le maïs, dans l'ordre décroissant de l'intérêt porté à la culture. Ils se sont établis et, peu à peu, se sont enrichis. Ensuite, ils sont passés à la citriculture. Ils plantaient et les arbres poussaient. Cependant, il fallait voir de quelle manière la récolte était faite ! On secouait les orangers et on ramassait. Au sol, les fruits tombés étaient comptés par mille, puis jetés dans les camions. J'ai vu ça, lorsque j'étais transporteur».

«Maintenant, on cueille, et pas de n'importe quelle façon. Il y a toute une manutention pour éviter de trop «toucher» les fruits. L'évacuation en «vrac» reste encore largement majoritaire, pour le gros marché. En périodes de récolte, les camions de vingt tonnes, gorgés d'oranges, quittent Alamo à destination de toutes les villes du Mexique. Cependant, de plus en plus, on s'oriente vers les empacadoras qui, d'abord, sélectionnent la qualité et la grosseur

des oranges, puis soignent leur présentation; ce qui permet de s'assurer de bonnes filières de commercialisation, durables. En Floride, où je suis passé, la mécanisation l'emporte. On verra bien si ces techniques viennent jusqu'à nous, un jour».

«Je veux dire que, maintenant, le producteur se soucie de la commercialisation. Et, avant que récolte ne soit faite, fait le nécessaire pour que le fruit soit de bonne qualité. Il soigne l'arbre, ses fleurs et ses fruits; nettoie aussi le sol et y apporte des engrais. Il sarcle autour de l'arbre de différentes manières selon que le verger s'est développé ou non sur un ancien potrero, et qu'il y a plus ou moins d'herbe, plus ou moins d'humidité au sol. Cela fait que, d'une parcelle à l'autre, vous pouvez rencontrer, ici, de l'herbe assez haute; là, un tapis bien ras; plus loin, des troncs badigeonnés d'une peinture insecticide (pour que les plagas de l'herbe n'atteignent pas les branches) et, à côté, un beau verger dressé sur une terre nue, travaillée au tracteur».

«Enfin, interviennent ces traitements phytosanitaires, quand le fruit est presque mûr, contre la mouche: *arella roja*, qui, toute petite (elle se voit à la loupe), pond ses œufs dans la cascara; qui donnent rapidement naissance aux vers qui gâtent le fruit à l'intérieur, sous la forme de taches brunes. Si le fruit est rapidement commercialisé, il reste comestible. Mais lorsque le consommateur tranche le fruit, il n'apprécie pas les taches.

Contre la mouche, dont on s'est rendu compte de la présence depuis peu (les années 1970), différents moyens de lutte sont employés, depuis la pulvérisation manuelle dans les vergers (en plusieurs passages) jusqu'à la fumigation aérienne. L'association des citriculteurs d'Alamo possède un avion (après accord avec le gouvernement du Veracruz) qui intervient sur l'ensemble des vergers, juste avant les récoltes.

Ce traitement, réalisé au moment de la maturation maximum, lorsque les mouches sont les plus actives, n'empêche pas les citriculteurs de pulvériser régulièrement les arbres au cours des mois précédents. Ce n'est qu'une «couverture», certainement utile mais pas tout-à-fait efficace, réalisée à des fins commerciales, pour qu'il soit dit que les oranges d'Alamo, écoulées sur le marché intérieur comme extérieur, sont saines.

Comme la fumigation est générale et qu'il n'existe pas d'autre moyen équitable de participation aux frais, ce sont les acheteurs, via leurs transporteurs, qui paient une taxe. Cette dernière est, évidemment, répercutée sur le prix d'achat aux producteurs. Elle a

été fixée, pour 1991, à 6,000 pesos /tonne chargée. Puis viennent s'ajouter 2,000 autres pesos/tonne pour le transport routier: une taxe qui profite aux Obras Públicas pour l'entretien des routes. C'est une autre affaire.

Toujours est-il que les camionneurs réglent les sommes correspondantes aux gichets situés à toutes les sorties de El Idolo et d'Alamo, et que ces guichets sont placés sous le contrôle de l'Association des citriculteurs qui verse les contributions recueillies, plusieurs fois par an, au département des impôts indirects de la Secretaria de Hacienda. Ce qui signifie qu'une organisation fonctionne entre plusieurs échelles de décision, à partir du municipe».

«Maintenant, avec les chercheurs de la SARH et de l'INRA, l'association a financé un contrôle biologique de la mouche, depuis 1989. Il est question de lacher des mouches stériles qui attaquent leurs congénères. On espère, avec le temps, que ce moyen deviendra efficace. Moi, je suis partie prenante pour tout, parce que la culture des citriques rapporte».

(entretien du 23.08.91, Alamo, Don Francisco RODRIGUEZ CHAVEZ).

---

## Images-paysages

Regardons-les cartes. Le municipe de Tuxpan est un rectangle aligné sur la côte, coupé par le rio Pantepec en deux blocs à peu près égaux. Accolé à lui, à l'ouest, celui d'Alamo est un gros trapèze, massif, que l'on peut visuellement diviser en trois parties: une au sud du rio et deux au nord, séparées par un petit affluent qui remonte vers Potrero Del Llano. Il se nomme Potrero par çï, San Miguel par là et, sur une carte de 1920, Rio Bueno sur toute sa longueur. Prenons le «bueno» pour ce qu'il est.

### Variations sur deux municipes accolés

A Alamo, c'est plutôt un peuplement relativement continu et dense, en tout cas presque ininterrompu dans sa diffusion, conséquence d'un semis de base arrangé par la Réforme agraire, qui se note sur la carte. Ce municipe a connu un peuplement pionnier, instable du temps de la prospection pétrolière, jusqu'aux années 1930. Ensuite, il a été fixé par une géographie volontaire de l'espace dont décidait la Réforme Agraire.

A cet égard, les cartes de la Secretaria a la Reforma Agraria présentent des ejidos créés entre 1972 et 1976 (10 000ha environ) en rive nord du Pantepec. Ce furent les derniers à avoir reçu leur résolution présidentielle en bloc (présidence de L Etcheveria). Selon le destino agrario proposé, ils se sont consacrés à l'élevage (zébu-suisse) géré collectivement (?), avec maïs d'autoconsommation.

A Tuxpam, le trait principal est la ganaderia : des pastos, des bosquets et des broussailles. Cependant, au sud du fleuve, on note une production de maïs qui s'accompagne d'une concentration d'ejidos de grandes superficies. Et puis, ici et là, un peu de citriques, concentrés le long de la limite du municpe d'Alamo (comme s'il y avait percolation d'un municpe à l'autre), puis en taches très dispersées, ailleurs.

A Alamo, toute la partie sud du fleuve, soit approximativement le tiers du municpe, est citricole, à 100%, sur les vegas. Puis, sur les collines qui frangent la limite du municpe, au sud, un peu de maïs toutefois, mêlé aux bosquets en cours de défrichement., comme s'il s'agissait là d'un secteur pionnier (rendant l'image supposée des années 1920-30). Au nord du fleuve, l'exclusivité des vergers se développe, à nouveau, sur les terrasses alluviales. Au delà, deux occupations du sol se distinguent. Le secteur nord-ouest signale beaucoup d'élevage, autant sur terres ejidales que privées: un paysage rural qui s'apparente à celui de Tuxpam. Inversement, la partie nord-est, autour de Temapache, est plus diversifiée, d'un type d'occupation plus traditionnelle, avec une mosaïque de parcelles de tout usage dans un fouillis de basses collines: pâtures, milpas, vestiges de forêts primaires impénétrables, quelques alignements d'orangers. Cette portion d'Alamo rompt brusquement avec les étendues de pastos de la partie nord du municpe de Tuxpam. La limite inter-municipale est tout-à-fait nette.

Ajoutons quelques autres touches. A Alamo, on ne sent plus le vent de mer. C'est un intérieur fermé avec, l'hiver, des matins de brouillard qui noient, longtemps, les berges et, l'été, une chaleur infernale que ne vient pas dissiper la brise maritime du soir, comme à Tuxpam.

Sur la colline de Temapache, au contraire, le vent peut souffler, le vent de mer qui assainit. Temapache est en vue de l'océan. Certains disent que, par nuit claire, on perçoit le halo des lumières de Tuxpam et que, par grand vent, des mouettes viennent crier au-dessus du village. Vieux site posé sur sa colline aux pieds de



laquelle sourdent plusieurs sources d'entre les bancs de calcaire, Temapache a du céder la place à la bourgade d'Alamo comme cabecera du municipio.

La plaine d'Alamo prend parfois des allures de bocage; des haies bordent les champs et les pistes, en rive sud. Au nord, c'est davantage le plein champ (open-field), des pâturages à l'herbe rase, un peu sèche, sur lequel se développe, d'ici, delà, et de plus en plus, de jeunes plantations citricoles. Mais aussi, des stations de pompage du pétrole, œuvrant silencieusement, en pleine campagne. Résultat d'une zone laissée longtemps, à la fois, en prospection pétrolière et à l'élevage extensif.

\*\*

«D'un municipio à l'autre, on note une grosse différence d'organisation. Tuxpam avait des ganaderos, des gens organisés, parmi lesquels des immigrants récents (regardez le directorio et comptez les noms étrangers), des banques, des hommes politiques pendant qu'à Temapache-Alamo c'était le vide. A Tuxpam, décennie après décennie, il y a eu consolidation d'une organisation de l'espace.

Là-dessus, arrive le pétrole à Alamo, qui amène la «racaille,» qui envahit tout. Alors, les gens de Tuxpam se sont bloqués; ils n'ont pas reconnu les intrus d'Alamo. En ce lieu, il n'y avait pas de société constituée mais du désordre, des conflits et des marchands. On y buvait sa dynamique de vie» (Tuxpam, entretien avec le délégué régional SPP, novembre 1990).

#### Clichés de la «Mesopotamía» (Alamo)

En s'enfonçant dans les terres, fuyant plus avant le vent marin, on traverse des localités de plus en plus éparses, disséminées de part et d'autre de chemins défoncés, avant de tomber, en bout de route, sur des villages indiens: toits de palmes, maisons entourées de leur «solar» fleuri et école annonçant, à la fois, le nom du lieu et la présence d'un enseignement bilingue. Les «hauts de la Husteca» ne sont plus très loin. L'écran bleuté de la sierra est tendu tout près.

Plus on avance vers l'ouest, dans cet entre-deux bras des rios Vinazco et Pantepec, plus on a l'impression d'entrer en terres libres, d'avoir devant soi les paysages de la conquête de l'ouest. On revient en arrière; c'est un nouveau volet espace-temps qui se déploie devant nous. Ces terres font songer à ce que pouvaient être les abords d'Alamo dans les années 1930-50. A l'est, c'est le tout-

orange. Ici, c'est encore beaucoup de maïs (cette céréale «sans potentialités productives» disent actuellement les producteurs d'Alamo). Ce sont aussi des champs pétroliers interdisant, selon l'endroit, toute exploitation rurale (périmètres de la Pemex: «zones de puits, en exploration» signale la carte) ou la rendant ténue, et beaucoup de pâturages entrecoupés de boqueteaux. Mais encore et, de plus en plus, des vergers, parfois bien jeunes.

Il semble que l'on atteigne, ici, un secteur qui se fait, quelque chose entre histoire et progrès. La prospection pétrolière de la Soledad a été ouverte seulement en 1945, alors qu'il n'y avait que des potreros. C'était un dernier sursaut de la phase du pétrole. Sans grand succès, dit-on. D'où ce diagnostic sortant de toutes les bouches : «il n'y a plus de pétrole à Alamo». Il y en aurait, il y en a toujours, mais plus profond.

Alors, les plus besogneux parmi ceux qui ont des terres par là-bas, qui ronchonnet d'avoir à conduire leur pick-up, deux heures aller/deux heures retour, une fois la semaine, pour régler quelques affaires au bourg d'Alamo, se déclarent isolés, sans services vétérinaires, sans téléphone ni électricité. Sans rien. Encore heureux, disent-ils «que la Pemex soit toujours active par ici car, après avoir ouvert les chemins, elle les recharge quand ils deviennent fondrières, tous les trois ou quatre ans. Mais, pour venir jusqu'à nous, les cueilleurs d'orange que l'on rencontre à El Idolo (plus de 25 km) se font prier, exigent une rémunération plus forte». En fait, la solution (plus onéreuse) est de s'adresser à des commanditaires qui ont camions, échelles, corbeilles et tournent avec leurs équipes.

Si les routes sont défoncées, les camions à trois essieux, chargés au maximum, qui évacuent les oranges sur El Idolo, en sont en partie responsables. Cela, ejidatarios comme rancheros ne veulent pas le savoir.

Et quand on leur dit qu'il serait effectivement préférable pour eux d'être moins isolés, ils rétorquent «être blottis dans de jolis paysages qu'ils admirent».

C'est une partie du municpe d'Alamo qui prend vie active, avec un petit décalage; qui est prête pour demain. En fait, les habitants de cette «Mésopotamie», bloqués aujourd'hui par deux bras de rivière, n'envisagent pas que leur tour de prospérité viendra, lorsque la partie orientale du municpe sera encombrée de plantations trop vieilles et qu'ils seront reliés à une infrastructure routière, moderne.

Les gens d'Alamo, de même que ceux des services de la SARH, parlent de ce secteur comme d'un «temporal d'arrière-cour». Demain, peut-être dira-t-on de ces gens qu'ils auront été les «pionniers de la dernière vague», tout confondu, ejidatarios comme petits propriétaires.

et le tabac?

Dans le paysage, une spécialité arrivant en petites touches vient parfois déranger les berges d'Alamo, surtout en rive nord : la culture du tabac.

Elle donne beaucoup d'argent à l'«agrégé» de la qualité des feuilles récoltées. Quand le tabac, séché durant des semaines, est apporté dans les hangars d'Alamo, pour y être acheté par les sociétés, c'est, alors, la fête dans les cabarets de la bourgade. Mais les superficies intéressées sont faibles: 1 500 ha potentiels, jamais plantés en totalité chaque année.

Ce fut surtout entre 1972 et 1980, qu'il y eût un «boom» du tabac à Alamo, orchestré par Tabamex et les syndicats de producteurs (Tabaco de Alamo S.S. et Union Ejidal Pantepec). Une curieuse affaire politique, en somme. Tabamex a disparu en 1990 et ce sont deux sociétés privées (dont La Moderna) qui ont repris en charge le secteur, avec beaucoup de circonspection, sans trop savoir si la mise était rentable. Deux années d'expérience, avec la variété Burley (tabac blond) semble avoir été concluantes (1991-92) et ce d'autant plus qu'un nouveau candidat (Cia. Cigarrera Tadesa) s'est mis sur les rangs pour semer 400 ha de la variété Tlapacoyan.

Les pépinières et champs sont localisés à proximité immédiate des cours d'eau, là où l'on peut pomper et apporter un soutien en eau de quelques jours lorsque les feuilles menacent de jaunir prématurément.

«Cette année, alors que nous débutons en ce lieu, après la débâcle de TABAMEX, nous comptons sur 240 socios, soit 240 hectares, sur les 300 qui nous ont été proposés. Techniquement, nous calculons 1 ha. par producteur et sa famille (main d'œuvre sur place), parce que nous sommes spécialistes du tabac, et savons ce que représente le soin à apporter à un hectare de tabac. Je viens du Nayarit et mon collègue, du Chiapas.

Nous n'intervenons pas dans les affaires anciennes. Pour tout dire, nous marchons sur la pointe des pieds. Il nous importe, comme société privée, de produire avec le minimum de risques. Quels qu'ils soient.

C'est pourquoi, nous avons fait des accords avec les organisations syndicales et nous nous en tenons là».

«Nous sommes à la fin décembre. Nous contrôlons des viveros auprès de chaque lot de parcelles. Ensuite, nous ferons le suivi technique sur les parcelles jusqu'à la production et surveillerons la récolte ainsi que le séchage, de la fin avril jusqu'à juin. Nous héritons de magasins de TABAMEX. C'est dans ce hangar que nous entreposerons les feuilles réceptionnées à un certain degré d'humidité. Quelle qualité auront-elles ? C'est à nous de faire en sorte qu'elles soient bonnes.

Déjà, compte tenu de la pluie tombée et de l'inondation des champs, nous émettons quelques réserves. Nous parlons d'un suivi. Si, contrairement à ce que nous vivons actuellement, les mois qui viennent sont secs, nous devons équiper les socios en moto-pompes et tubes. C'est notre affaire; cet équipement viendra du Chiapas au moment voulu, quel qu'en soit le coût. Pour nous, la qualité de la production importe» (entretien, Alamo, La Moderna, 1991).

Il y a longtemps, la culture était contrôlée par une entreprise (comme partout, comme pour la banane...) qui achetait à des intermédiaires qui, eux, surveillaient la production de 2 à 300 ha divisés en lots de 5 à 10 ha. A ce niveau d'encadrement, intervenaient les producteurs. Les lots étaient trop vastes pour le bon suivi d'une production intensive qui se vend à la feuille, même s'il faut considérer que, dans les années 1950, le municipe gardait pour tout ce qui était agricole un caractère «extensif»; autrement dit, n'était pas encore engagé dans le processus productiviste qu'il affiche aujourd'hui.

Le procès est ailleurs; l'entreprise ne payait pas suffisamment, paraît-il. Et donc, en 1972, ce fut Tabamex qui s'occupa de l'affaire.

Le tabac rapporte (à la feuille près) beaucoup d'argent. Mais en même temps, demande beaucoup de crédit. Habilitation est donnée pour lancer la semence, en pépinière; une autre pour la plantation (et pas dans n'importe quel terrain); d'autres encore pour le sarclage, pour l'engrais, pour la récolte, pour le séchage. La culture du tabac demande beaucoup de liquidité. C'est une culture d'argent avant d'être de tabac (Investissement moyen de 6 000 nouveaux pesos par hectare et par campagne). Mais, si les crédits sont élevés (crédits qu'il faut assurer), la mise est de 1 pour 25, lorsque la récolte est bonne et une fois les feuilles agréées pour la

commercialisation. Un cycle de six mois, qui demande attention, soins, et beaucoup de main d'œuvre.

Sur la peinture murale qui orne la cage d'escalier de l'ayuntamiento d'Alamo, on observe, outre des allégories chantant le progrès, beaucoup de têtes de présidents, plus des derricks, des plants de tabac et des orangers. Le chargement d'un camion de citriques au moyen d'une grande hotte est représenté à côté du magasin de la Tabamex. Le tabac compte donc pour beaucoup à Alamo (ou a compté, du moins). Souvenirs d'un passé récent ou activité maintenue?

Dans la campagne, et surtout en rive nord du rio Pantepec, de hauts hangars à tabac, ouverts à tout vent mais couverts de tôle ou de toile goudronnée maintenues sur de grands poteaux, semblent abandonnés. Certains se sont effondrés et n'ont pas été remis en état après le passage de plusieurs cyclones (1988, 1990, 1991). Quelques-uns ont été redressés et paraissent entretenus. Ces signes traduisent quoi dans le contexte d'une production régionale sujette, depuis longtemps, au cycle des cultures? Quelle fut et quelle est encore la place prise par le tabac?

---

### Modernisme, modernité

Aujourd'hui, certains citriculteurs d'Alamo, voire de Tuxpam (surtout ejidatarios), feraient-ils partis de cette minorité d'agriculteurs capitalistes, détenant les bonnes terres inondables ou irrigables, les moyens de production et la main d'œuvre régulière, pour une production d'exportation ou de consommation nationale, dont ils tireraient les meilleurs profits? Et, à côté d'eux, existerait-il des ejidatarios de «faible catégorie» qui tireraient des terres de temporal, avec des moyens de production réduits, les produits de base (maïs, haricot, callebasse) destinés, d'abord, à leur autoconsommation, avec peu d'excédents disponibles à mettre sur le marché?

### Des ejidatarios au pouvoir

Une telle question, même livrée sous la forme caricaturale que nous venons de lui donner, doit être jugée comme «hors sujet» quand on sait qu'à Alamo et Tuxpam, il y a toujours eu profit et que, dans ce cas, distinguer des classes socio-économiques, serait tenter un exercice d'école en voulant appliquer sur le terrain ce que la bibliographie livre par ailleurs. Oui, il y a, dans cette

portion de terres appartenant à la plaine côtière du Golfe du Mexique, des riches, des moyens et des pauvres, comme partout, au point qu'il n'apparaît pas nécessaire d'entrer plus avant dans ce triptique universel. Toutefois, ce qui apparaît utile d'affirmer d'entrée de jeu, c'est que cette portion de terre est, et à été depuis un siècle, une terre de profit, au sens où les verbes «cultiver», «exploiter (le sol)» ont toujours été associés à ceux de «vendre», «exporter» et «faire des bénéfiques».

Même du temps où le maïs était la seule plante cultivée et faisait piètre figure aux côtés des produits de collecte provenant de l'exploitation minière de la couverture arborée (chicle, bois d'œuvre), qui permettaient de gros profits, soit avant la phase pétrolière et durant celle-ci (1880-1940), le maïs était commercialisé tant vers la sierra proche que vers la ville de Tuxpam.

Ceci veut dire que, dès le début de ce qu'il convient d'appeler la «colonisation agricole», l'intérêt des colons (quels qu'ils soient) s'est fixé plus sur le profit que sur la terre. Ils ont développé des activités (très souvent en toute liberté) sur des parcelles (parfois louées ou prêtées, parfois «prises»), ont accédé aux ressources productives par le commerce qui les liait, bien sûr, à des groupes d'achat ou financiers extérieurs à la région: chicle, aliments de base pour les camps pétroliers, banane, tabac et, maintenant, orange, maïs ont, quelle qu'ait été la période, d'abord pensé commerce et vente, chacun selon ses possibilités. Que nous constatons, mi-1993, la présence d'entrepreneurs performants, entourés de petits producteurs qui font parti de leur clientèle, n'a pas de quoi étonner outre mesure, sur le fond de transformations du monde rural que nous étudions, même si ces gens se qualifient ejidatarios.

Car, entre les catégories répétées dans la bibliographie et la réalité entrevue sur place, se dispersent plusieurs gammes de producteur plus ou moins intégrés au marché, parmi lesquels certains ont su, du moins dans les municipes qui nous intéressent, profiter de la politique déployée durant la présidence d'Echeveria (1970-76), à savoir une plus grande participation de l'Etat dans les filières commerçantes, à fin d'éliminer peu à peu les intermédiaires et pouvoir offrir à l'agriculteur un juste prix à ses productions. Même si, du coup, l'Etat, par le canal de ses appareils syndicaux, telle la Confederación Nacional Campesina (CNC), a pu pénétrer la campagne et mieux la contrôler, la majorité des

agriculteurs a su, elle, profiter de l'appui donné, pour son propre profit.

Mais, avant qu'intervienne l'appui de l'Etat, les agriculteurs s'étaient lancés seuls dans la commercialisation. Entre maïs, banane, tabac et orange, ils n'ont eu de cesse de produire pour vendre. L'autoconsommation n'est pas de ce petit monde. A preuve le tabac.

Le tabac fut cultivé tant sur terres ejidales qu'en propriétés privées, du moment qu'il s'agissait de sols humides, à proximité des cours d'eau. Et il eût pour effet un enrichissement de ceux qui le cultivaient et le vendaient, ainsi qu'une immigration attirée par les besoins en main d'œuvre que nécessitent récolte et séchage des feuilles. Cette immigration, d'abord temporaire (comme du temps du pétrole (or noir), puis des bananes (or vert), se convertit, peu à peu, en immigration définitive (du moins dans un certain pourcentage, combien ?) puisque, parmi les braseros, certains décidèrent de faire souche après avoir cherché pour eux-mêmes, et grâce aux salaires acquis, des terres propices, d'abord à la culture du tabac et, ensuite, à celle de l'orange.

En 1975, une devise courait, un peu flagornante : «En Alamo, nos bañamos con jugo de naranja; nos secamos con hojas de tabaco»

Ne parlons plus d'ejidatarios mais de citriculteurs. L'association des citriculteurs est parvenue à gommer, en vingt ans, cette distinction essentielle entre celui à qui on a donné la terre, une terre de travail, et celui qui produit; comme si avoir l'usage de la terre et la faire fructifier étaient deux situations différentes, voire opposées. A Alamo, les ejidatarios appliquent les traitements phytosanitaires, savent ce qu'ils vendent et un petit groupe d'entre eux est actionnaire des jugueras.

Ils ont contrôlé également l'ayuntamiento. Pendant dix ans, ils ont été de toutes les «municipales» (trois fois trois ans). Depuis 1992, ce n'est plus le cas, puisque c'est l'ancien secrétaire de l'Association locale ganadera qui est devenu président municipal, mais ils sont présents dans le conseil et, de toute manière savent s'allier avec les ganaderos, surtout les ganaderos-mutants, ceux qui plantent des citriques dans leurs prairies. Ces citriculteurs sont aussi «flexibles» au sens où ils investissent (souvent à perte) dans l'élevage.

### Options

Les ganaderos ne pensent, ni Tuxpam, ni Alamo, mais Nord-Veracruz. Même s'ils avouent ne pas être en mesure de penser modernité et ne pas être armés pour la compétitivité, ils parlent des centres frigorifiques de Tempoal et du nouveau de Tihuatlán (appelé par eux, le TIF) qu'ils considèrent comme étant une pièce essentielle dans leur dispositif de commercialisation. Les ganaderos, de quelque poids qu'ils soient, se placent, de par les orientations de leur Union Ganadera del Norte, au dessus de la dimension municipale.

En revanche, les citriculteurs jouent cette dimension. Entre eux, la différence essentielle repose sur le fait que les premiers suivent les décisions prises à des niveaux supérieurs (et parfois, directement, avec la Présidence ou la SARH) tandis que les seconds se considèrent comme acteurs du lieu, jouant d'abord sur leur propres capitaux pour, ensuite, faire appel aux financements du Veracruz ou de plus haut. Les premiers sont à l'écoute de leurs dirigeants; les seconds n'écoutent personne; ils proposent, ont des idées.

### Propos d'agronome

«La campagne ne livre pas facilement ses chiffres de récoltes, pas plus que les producteurs, ceux de leur bénéficiaires. On ne peut pas calculer le «chiffre d'affaires» de chacun des municipes mais en avoir une idée en comparant les usages du sol et en ayant en tête ce qu'ils rapportent. Si nous prenons pour exemples les centres d'appui «à grand potentiel» que sont Alamo et Tuxpam à l'intérieur du District de développement rural n°2, de la SARH, je peux vous assurer qu'ils ne nécessitent pas un fort encadrement. Le périmètre d'irrigation Vinazco-Pantepec se fera peut-être un jour, depuis le temps que l'on en parle, mais pour l'instant, la station de pompage est abandonnée. La prise d'eau construite sur le Pantepec, à Ursulo Galvan (Limonar), est actuellement obstruée de tronc d'arbres charriés par la rivière. Et la salle des pompes n'est plus en état de fonctionner. Le canal reste pourtant toujours en bon état, avec ses vannes de distribution secondaire, jusqu'à Palo Blanco, le long des cinq kilomètres qui longent la piste. Mais cela ne sert à rien».

«Il est donc question d'agriculture de temporal à 100%. On vient d'essuyer deux ouragans. Ça vient; ça part; ça fait des dégâts mais les traces d'inondation disparaissent vite, après qu'il y ait eu dépôt de limons sur les terrasses alluviales. C'est une zone magique du point de vue climatique, avec d'excellents sols par leur texture et perméabilité. Tout est en place pour obtenir



d'excellentes productions. A Tuxpam, à côté des pâturages dominants et des vergers de citriques qui s'en emparent progressivement, les cultures sont assez diversifiées : maïs, frijol, sandia, pipiana, plus l'arboriculture des mangues, papayes et avocats, à laquelle s'ajoutent quelques bananeraies et cocoteraies, vers la côte. A Alamo, on observe des secteurs à pâturage et à grains de base, mais l'essentiel de l'activité productrice repose sur les citriques. Ajoutons un peu de tabac. C'est encore une culture qui rapporte, le long des berges».

(entretien avec l'ingénieur agronome, responsable des prêts agricoles, Banque Serfin, Tuxpam, février 1991).

---

## Valeurs affichées

### Tuxpam, la bourgeoise

La cité de Tuxpam s'est convertie en un centre commerçant, suffisamment actif pour apparaître comme le pôle administratif de la région Nord-Veracruz, qu'il resterait à définir, car les flux filtrent les limites d'Etat, de même qu'à une autre échelle les initiatives économiques transgressent les frontières.

Tuxpam «irrigue» ou, du moins, reste le point d'émission de flux immatériels tels que ceux relevant du réseau bancaire et des antennes régionales des délégations ministérielles (SARH, ex-SRA et ex-SPP, entre autres) même si son insertion dans la région souffre de la «montée en puissance» de Poza Rica, le premier siège important de la Pemex dans le Veracruz, après Ciudad Madero (Tampico, Tamaulipas). Depuis une quarantaine d'années, ce centre pétrolier (puits et raffinerie) devenu ville (180 000 hab., 1990) a attiré plusieurs succursales bancaires et des services de tous ordres. Cela explique que Tuxpam grogne contre l'ombre que lui fait Poza Rica, bien que la ville garde suffisamment de poids pour demeurer le centre de gravité de la cuenca du Pantepec, jusqu'à plus au nord, vers Naranjos et Ozuluama. En 1972, Serfin a absorbé l'antique Banco de Tuxpam et Bancomer y a installé son siège régional.

Ville et municipe se confondent puisqu'autour de la «citée», s'éparpillent (entrecoupées parfois d'ejidos) de beaux ranchos d'élevage dont les pâtures vont jusqu'à la mer. Et que ces ranchos, qui abritent chacun quelques dizaines de familles («vaqueros» et «peones») sont propriétés de citoyens. Le territoire municipal

étant peu peuplé, Tuxpam apparaît comme un pôle d'essence provinciale, entouré d'un semis lâche d'habitat-dépendant disposé sur les hauts de petites collines joliment arrondies, semis qui fait que l'espace de vie local est strié d'échanges quotidiens ville-campagne.

Le «port» est émietté sur une douzaine de kilomètres, en une série de postes à quai et de petits ateliers de construction et de réparation navales, alignés sur les deux rives du rio, en aval de la ville, jusqu'à l'embouchure du fleuve: «la Barra». Notons qu'aujourd'hui, seule la Barra Norte est occupée, par les infrastructures de la Pemex qui desservent les terminaux pétroliers, en mer (héritage de l'ancien camp portuaire de El Aguila). La Barra Sur est redendue sauvage (campement d'un détachement d'artilleurs) après avoir été le point d'évacuation du pétrole brut de la Penn Mex Fuel Co. au cours des années 1920-40.

D'abord, une ville vivant paisiblement. Puis une activité portuaire en marge, comme quelque chose que l'on accepterait (puisque la mer est là) mais qui dérangerait, quelque chose à part. Ainsi apparaît la ville-port de Tuxpam. Une assurance posée sur un passé tranquille, revendiquant son ancrage dans l'Histoire plus que celui sur côte, sauf pour les plaisirs de la plage et les activités hôtelières connexes, d'avril à septembre. Ses notables affichent des préjugés qu'ils défendent dans «leur» campagne, comme la priorité accordée aux pâturages (79 000 ha contre 35 dans le municpe voisin d'Alamo), ce qui revenait (il y a peu d'années) à s'opposer à l'installation sur «leur» territoire des gêneurs, entendons les «gens des ejidos». Tuxpam est bourgeoise.

#### Alamo tel qu'en elle même

Si l'on peut (ré)aménager Tuxpam sur les bases d'un nouveau plan d'urbanisme, on doit «faire» totalement Alamo, si ce bourg, en grandissant (ce qu'il fait), accepte d'entrer dans la norme de la modernité citadine. Pour le moment (1991-93), ses rues de terre à hornières débouchent, soit sur les nouvelles «colonies», soit en plein vergers, soit, enfin, sur une digue qui bloque le passage vers le rio. Son centre n'est encore qu'un marché cerné de maisons de bois, des années 1920, du type «western».

Ce qui change, à Alamo, est du domaine de la construction privée mais non de la responsabilité de la municipalité, qui est critiquée ne serait-ce que par le manque d'entretien du «parque» faisant face à la mairie. Même, les ampoules défectueuses des lampadaires de ce lieu ne sont pas changées. Hors du champ inerte de la

municipalité, peu à peu et selon les endroits, les habitations, datant du campement pétrolier, cèdent la place aux constructions en dur, de type «transistor», tout en angle droit bétonné, initiatives de propriétaires construisant sans l'aide du moindre architecte et, peut-être, sans permis de construire. Le seul signe d'urbanisme se note dans le boulevard «périphérique» (moins d'un kilomètre), qui ne fait pas le tour de la bourgade, contrairement à son appellation, mais cerne les quartiers sud et débouche sur le grand axe routier Poza Rica- Cerro Azul, face au poste d'essence et aux aires de stationnement des trailers.

Pour l'urbanisation d'Alamo, il faut donc attendre. Mais, attention, les parcs industriels sont là, posés, parfois vides, mais appartenant à telle ou telle société. Elles ont choisi Alamo plutôt que Tuxpam parce que l'axe routier nord-sud Tihuatlán-Potrero del Llano, de plus en plus fréquenté, tangente Alamo.

Pour l'instant, Alamo a quelque chose à voir avec un arsenal, où l'on répare les moteurs des tracteurs et change les trains de remorque. Brouhaha grouillant sur le goudron défoncé du centre, aux abords des «cantinas», où titubent dès tôt le matin ceux qui ont grillé leur paye. Flaques d'huile dans des rues du pourtour. Plus qu'urbaine, la localité est d'abord chantier.

Alamo n'a pas bénéficié de services de rang national et vit dans la dépendance de Tuxpam ou de Poza Rica, dès qu'il s'agit de décisions à prendre dans les domaines fonciers (SRA), économiques (SARH) ou financiers (banques). Et elle enrage de cette situation, même si aller à Tuxpam ne prend qu'une heure et à Poza Rica, deux. Car traiter affaire avec l'ingénieur de la SARH ou l'expert agricole de telle banque, c'est non seulement un aller-retour dans la journée mais une journée de perdue.

Le municipe s'appelle toujours officiellement Alamo-Temapache. Pourquoi maintenir ce double nom quand Temapache, passé enfoui, est devenu Alamo, «la pétroleuse», reconvertie en vendeuse d'oranges? La prise au grand galop des archives administratives de Temapache, sous les coups de feu des «traditionnalistes» (chevauchée historique fixée pour la mémoire populaire par un peintre local dans la cage d'escalier de l'ayuntamiento) en dit long sur «l'esprit du lieu»: un Ouest à peine civilisé, un espace batard territorialisé à force. Des gens venus de nulle part se sont établis là pour un nouveau départ, un nouveau pactole. De l'or noir, ils sont passés à l'or jaune-orange.

Quand on entre à Alamo, on a envie d'en sortir. Tout y est défoncé et sale, Quand on rode autour du marché, c'est pire. Les quelques rues asphaltées sont en trous. Beaucoup, qui restent en terre, le sont tout autant.

Et puis, à suivre les rues, on s'y perd. .

Alamo est un espace loti sur des chemins de traverse, du construit désordonné. Deux axes la coupent, cependant, en croix: «the big street» devenue avenue Indépendance, témoin de l'ancien village-rue, d'orientation nord-sud, et le tracé de l'ancienne petite voie ferrée, est-ouest, qui reliait le campement pétrolier à l'estero de Zapotal, point de rupture de charge avec le trafic fluvial, plus loin, à l'est.

A l'évidence, Alamo ne relève pas du plan classique. Elle n'a pas de place centrale avec maisons des notables, ayuntamiento et église se faisant face. Ses rues ne sont pas quadrillées de manière à diviser l'espace en lots réguliers. Pas de plan organisé; pas d'urbanisme. Les gens aisés habitent de petites villas en périphérie ou un quelconque premier étage au centre, au dessus du matériel agricole entreposé en rez de chaussée. La mairie est reléguée près de gros réservoirs de pétrole et l'église est située sur un bout de rue bruyante et crasseuse, le long du marché. Toutefois, le lieu peut être agréable lorsque, la nuit venue, les chaises sont sorties sur le trottoir. On y parle, torse nu pour les hommes. On habite; on est chez soi, comme à la campagne.

Un plan d'occupation des sols à Alamo, structurant l'avenir urbain? On en parle. Une étude a été faite (1990-91) mais le président de la municipalité a, devant nous, balancé les rouleaux de cartes au dessus de l'armoire de son bureau, pour se ressaisir un instant plus tard: «Pourquoi? Ça vous intéresse?».

Alamo est une ville-relais: stockage, tête de pont d'évacuation commerciale de citriques, rassemblement de boutiques pour la population rurale qui la circonscrit. Dès lors que les archives municipales ont été déposées en ce lieu, Alamo a joué le rôle d'une petite base stratégique pour le contrôle d'un micro-espace : son municipe. Mais elle manque d'équipements décidés par sa municipalité. Ce sont les clubs (surtout Rotary) et la loge maçonnique qui pourvoient aux urgences (camion-poubelle).

La bourgade, bien interconnectée avec le semis de peuplement qui l'entoure, joue le rôle polarisateur d'un centre de services-transports, ventes-achat, collecte-commerce. Elle a une assise

rurale et l'ensemble donne l'impression d'une poche fonctionnant avec une certaine autonomie, que l'agglutination de plusieurs petites usines de conditionnement de la production agricole viendrait conforter. La fonction scolaire, en d'autres lieux attractive, ne joue pas beaucoup ici, car les multiples écoles dispersées dans les ejidos dispensent un enseignement sans doute jugé suffisant pour une majorité rurale. Alamo est le «raccourci» du monde qui l'entoure. On y note un vécu et des horizons communs partagés. Les rôles sociaux qui s'y déploient sont tenus, comme sur une scène, par des personnes qui se connaissent, des maestros aux pharmaciens, tandis que la plupart des actes administratifs des ruraux sont bornés par ce centre.

Régularité d'une vie qui fait que les rues s'animent à partir de neuf heures, quand les banques et boutiques ouvrent, et s'arrête lorsque les rideaux métalliques descendent, à sept heures du soir. A part un club «sportif» où la piscine est désertée à l'avantage de la paillotte-restaurant-dancing, quand la nuit tombe, ne cherchez pas d'autres endroits où passer la soirée. Louez des vidéos et rentrez chez vous. Les rares hôtels, sans luxe, ont été conçus pour les agents pétroliers de Poza Rica et les acheteurs d'orange.

Et pourtant... Pourtant, la bourgade voudrait avoir les allures d'une petite ville. Le cordon ombilical à deux voies, qui la relie à la grande route, se veut coquet et ombragé, comme le sont d'ailleurs quelques petites ruelles goudronnées ou non. Ces allures sont en «flottement» mais le fond n'est pas prêt à devenir urbain. Pour les saisonniers, Alamo est toujours un campement, sinon elle directement, du moins son antenne de El Idolo, point de rassemblement journalier de centaines de cueilleurs.

Enfin quelques mots sur l'«urbanisation» des ejidos des alentours, au sens où des services y sont en place (école, dispensaire, voire autobus) et que l'on y observe des maisons bien agencées, construites en matériaux durs, avec le minimum de confort et d'appareils électroménagers. L'aisance que procure la citriculture fait que, si toutes les petites maisons traditionnelles à une ou deux pièces, avec leur auvent et murs de torchis blanchis à la chaux n'ont pas complètement disparues, beaucoup de maisons du genre villa aux larges fenêtres s'observent un peu partout. On pourrait même s'interroger sur cet aspect «urbanisé» des villages en tant qu'explication du développement lent de l'«Alamo urbaine». Comme si les ruraux ne voulaient voir en leur centre qu'un pôle de services, sans plus de grandeur. Et puis, vivre dans les ejidos, c'est

aussi conserver la possibilité d'y élever porcs et volailles et de pouvoir y soigner les ruches (le miel rapporte aussi de l'argent). L'archétype de cette «urbanisation» diffuse du campo pourrait être l'ejido Emiliano Zapata avec école, kinder, petite place aménagée et deux autobus qui assurent la liaison avec Alamo quatre fois par jour. Des maisons, semblables à celles que l'on peut rencontrer dans les quartiers périphériques de toute ville, s'alignent de part et d'autre de la rue principale, après qu'un écriteau ait souhaité la bienvenue au visiteur. Leur arrière-cour donne sur les vergers. L'ensemble est propre et coquet.

\*\*\*

Un élève de secondaire de Xalapa m'a dit: «Alamo ? ben oui. C'est une victoire mexicaine de la guerre du Texas». Je lui ai répondu: «Ben, non. Il ne s'agit pas de la ballade de Davy Crocket. Mais, pour sûr, c'est une victoire mexicaine d'aujourd'hui, face au Texas». Aura-t-il compris?

---

Xalapa, décembre 1994